

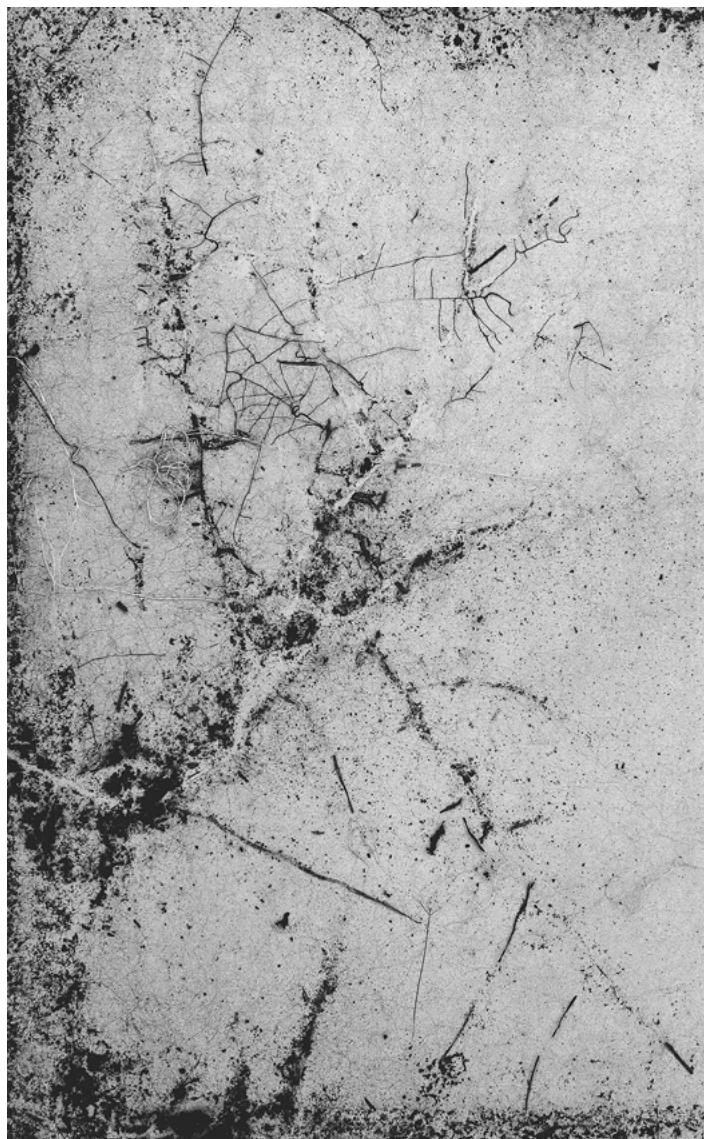
PATRICIA CROS

CHAIRS VIVES

PHOTOGRAPHIES DE  
CLAUDE BAUDIN

*J'écris alors que les campagnes sont pleines de loups bleus.  
Ils prennent le visage phosphorescent de la victime.  
Leurs silhouettes floues me cernent derrière la buée des vitres  
et le givre dessine une tête de mouton sur ma feuille.  
J'entends la meute armée de paille prête à donner l'assaut.  
Assis en rond, ils attendent la décrue.  
Depuis un temps immémorial, ils cernent le marécage.  
Ici est mon domaine noyé, ma forteresse, mon aire protégée de reflets.  
Ils sont pourtant mon seul désir terrestre, mon éveil tellurique,  
j'ai besoin de leurs crocs pour sortir de la gangue.  
Car il me faut remettre en marche le muscle de la bête dans la chambre  
translucide du monde.  
Varier la vitesse de déchirure des chairs.  
Ecrire.*

[...]



# 1

## TOILE

Ce sont les nuits de lune ronde que les choses adviennent.  
Il est de ces métamorphoses qui ventoussent le sable au fond de nos  
cerveaux.

Cette boue raisonnable qui nous empêche de voir les ferments  
délicieux.

Ainsi, quand la lune m'appelle,  
je deviens écorcheuse, suceuse de sucs, je deviens araignée.

Je dévore d'abord ce corps ancien de plus en plus interrompu et mon squelette glisse, se plie dans le sens de la fuite jusqu'à ce trou de mur.

Mon antre.

Là, je tisse les fils usés de mes ténèbres.

Et pendant le sommeil des hommes, je capte l'énergie de la lune.

Mes nuits sont pleines de manivelles à brasser l'invisible et les rêves.

Autour de la plante des pieds, j'ai vingt doigts qui se meuvent.

Leur souplesse mécanique déploie l'espace autour de moi.

Si je te mange, tu seras moi.

J'aurai ta force, ton esprit, ta beauté.

La nacre de vos corps se répand dans le champ salé de mes nuits.

Je rêve de vous, les yeux écartelés dans l'oubli doux de la chair.

Simple caresses veloutées au revers de la peau.

Onde creuse verdie dans le ciel d'une orange.

Je bois encore plus fort toute l'eau de vos corps.

J'écoule à l'intérieur les remords de la terre, un germe insolent, secret comme une abeille.

J'ose les déchirures coupables, les rivières de matière  
et la peau plus ridée que l'écorce.  
Je scarifie les sourires endormis dans un souffle pour accéder  
à ce plaisir bruissant de fils  
où se défait l'orgasme.

A l'aube, je m'endors sous vos fronts griffonnés.  
Vos muscles rouges se reposent entre mes mandibules de pierre.  
Dans mon ventre d'insecte, se cache un petit cœur d'oursin.  
Et sous la peau, il y a ces étirements d'ondes, ces vallées de chair,  
cet air, ce sang pulsé, tous les bruits du dedans.

Et je tisse.  
Je tisse de cette étoffe claire  
mirage et oasis  
dans laquelle Poucet s'est perdu au moins quarante neuf fois.  
Au premier de ses doutes, il a rêvé son monde  
tel une robe de lin.

Cette vipère qui danse autour d'un Saint Christophe  
son errance offerte aux neuf vents du soleil  
cette incitation claire au silex enroué,  
c'est sa borne  
son talisman d'exil  
sa frontière des mondes.



C'est lui qui a vu l'avancée du serpent sur le sable  
et cette forme floue en surplomb de la dune  
mirage de sel  
robe richement brodée.

« cherche-moi » disait-elle.

Combien de fois Poucet a-t-il bu l'eau de la source ?  
Son pied a-t-il buté ?  
Combien de rêves inutiles, de forêts éternelles ?

Parfois il s'embourba, parfois il implora.  
Mais c'est à l'arrivée qu'il sut s'être perdu et qu'il comprit la toile.  
Bien sûr, c'était trop tard.

## MÉDÉE

Je suis Médée et ma trace est de sang.

Je me fous de savoir de quelle couleur sont vos aurores et si elles ont des doigts de rose.

Ma vie est une histoire de ligaments de lente dessiccation des ligaments.

Médée la Bouchère manie de ces couteaux à la lame inouïe  
elle empile les chairs dans des barquettes blanches  
lave le sang au fil des carrelages  
tranche dans les horizons rouges des failles et des nervures.  
Elle oublie que la peau protège des émois  
civilise les mains.  
Elle voit comment, à l'abri de la bête, le monde se déplie, se signifie  
lui-même  
et s'organise en veines, tendons, boyaux et sucs.  
Je suis Médée et je transforme le monde en rêveries de soies  
en déploiements de monts sur les longs cils des veaux allant à  
l'abattoir.

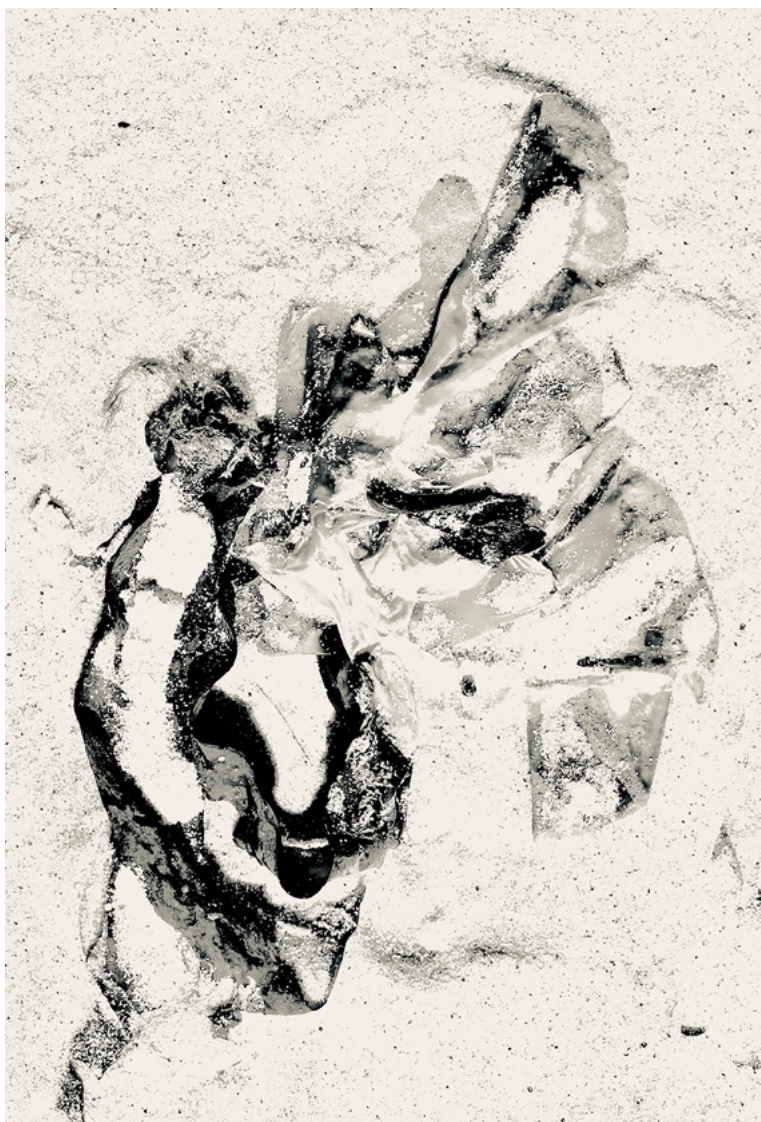


Je suis l'écarteleuse.  
Je sais l'eau qui bout aux limites des chairs.  
Dans ce temps si petit  
un interstice à peine  
concentré dans un point sans espace  
propice à toutes les métamorphoses.

Instant précis  
ultime accélérateur de particules de doute.  
Je suis Médée et je crois au bouillon des cellules  
aux croisements d'espaces innervés dans les chairs tuméfiées.  
Je vois comment les pores de la peau avalent les secondes.  
Et noient toute idée du travail.  
L'eau viendra bien assez vite.  
Nettoyer,  
Reporter les devoirs, les manques et les désirs de bête apprivoisée.

SOUS LA PEAU

Dans le volume du corps  
il y a ce territoire en soi entouré de frontières.  
La peau, la peau de soi.  
C'est un volume doux, volume d'air, abri des positions.  
La porte passée, Il suffirait que.  
Mais non, tu dances dans l'air qui te porte en soi.  
Tu portes la porte en toi.



La peau du dedans de toi et la grande muraille.  
Et moi je marche là, à fleur de chair sur ta peau.  
Pour pouvoir effeuiller toutes tes constellations d'hydre.  
Plonger dans cette verticalité d'odeurs, cette végétation ardente.  
Franchir enfin l'estuaire statique, l'aridité superficielle de ta réalité  
et pénétrer au cœur des fleurs de sel  
des constructions d'oiseaux  
des amas parfumés.  
Le muscle aurait alors la force de l'abandon.  
Une sorte d'élévation par les racines.  
Il s'agirait de prendre cette texture effilochée  
comme une contrée interne  
une torpeur élémentaire.

Ça bouge sous l'horizon textile.  
Lentement ça se déploie et sort de la zone.  
Contre son élément cardiaque  
il y a cette odeur saline ou peut-être alcaline  
un relent de forêt organique.  
Ce sont des câbles enchevêtrés qui définissent l'espace.  
Tous nos rhizomes.  
Arrivée à ce stade où la peau n'est plus une frontière  
j'écoute au-delà de la plaie.  
J'écoute le vertige et l'ouverture comme une guérison.

## TRÊVE DE NUIT

Trêve de nuit  
corps-touche  
corps-balance  
les bras ancrés en terre-plein  
nous sommes de cet élan  
dans le souffle des nuits  
à dépecer les gestes  
et imprimer autant de portes  
au bout des doigts  
qu'il existe de possibles

nous sommes de cette haleine chaude  
qui chancelle  
dans ta paume  
sur arrière-plan de solitude  
chair-margelle  
attendant une averse  
en équilibre sur ta peau  
ivresse des verres à l'envers  
nous continent  
par moment estropié  
entrebâille les douceurs  
jette dans le silence  
une poignée d'envies  
trêve de nuit sous nos paupières fusibles  
compte à rebours du sang évaporé  
à longueur de nos rêves  
au matin reprendre pied entre tes seins



Aujourd'hui j'ai le temps  
le temps de voir ta hanche  
grenouille errante  
le temps de voir tes seins  
projectiles apprivoisés  
le temps de me saouler de toi  
le temps de te sculpter une fenêtre  
le temps de te soulever, légère et nue  
et puis de contempler ta fidèle colère  
de te chercher un raccourci jusqu'au plafond  
de trouver que le lit est ovale  
demain je dénumbrerai les pendules  
demain je serai à nouveau  
cette vieille complice

vois  
dans les plis du brouillard  
sur les gravats du crépuscule  
cette lune bronzée  
qui réclame une voix un parfum  
écoute moi et mes questions d'oiseau  
mes actes comme des mirages  
au milieu de la ville déserte  
et sa rumeur de couvre-feu  
A contre-courant des saisons  
ton œil survole la mousse des chemins  
toi et tes lèvres immenses  
pour mouiller autrement la coupe de mon sexe  
Absurde est la mémoire  
lorsque l'oralité se perd  
que la langue devient rumeur  
de l'autre côté du pont

à la marge  
dans l'écho du plaisir  
l'algue rouge.

Au  
printemps 2026  
la Baraque de Chantier a créé  
«CHAIRS VIVES» en quinze exemplaires  
pour cinq textes extraits du recueil de  
Patricia Cros portant le même titre.

Les textes sont accompagnés de cinq photographies  
numériques de Claude Baudin, imprimées avec  
des encres pigmentaires  
sur papier photographique Hahnemuhle  
puis collées sur Arches 280g.

Le texte  
est imprimé sur Arches  
160g.

Les pinces de reliure  
en papier aquarelle 638 g de Windsor et Newton  
sont décorées en cyanotype.

Conception et réalisation DBG  
pour LA BARAQUE DE CHANTIER